



Joseph Barbiero sur sa terrasse (vers 1982) avec la statue du berger (ciment).

Joseph Barbiero, L'itinéraire volcanique d'un Gaulois vénitien

Quand il se voit à la télé, il soupire : «che vecchio». C'est qu'il ne pensait pas en arriver là, Joseph Barbiero. Nonagénaire, il vit entouré des blocs noirs qu'il a sculptés pour le plaisir de rivaliser avec les cathédrales. Mais pourquoi ont-elles l'air si gauloises, les œuvres de ce maçon italien ?

Il fait chaud chez Barbiero. Un soleil brille quand il parle. Le soleil de l'Italie qui a forgé chaque mot de son vocabulaire, où le dialecte vénitien fait la cour à la langue française. Et quand ce feu s'apaise, c'est que Joseph Barbiero s'accorde un moment de torpeur réparatrice, tel un privilège dû à son grand âge. Non comme la récompense d'une vie de labeur. À l'image des pierres noires que depuis vingt-cinq ans il a sculptées, grattées, griffées, Barbiero n'est pas un familier des douceurs de l'existence. Autant que le rêve, la besogne lui est indispensable et il en fut toujours comblé, comme un mystique peut l'être de grâces divines. De quoi remplir successivement deux vies. L'une de maçon, l'autre d'artiste. Sans doute ne montra-t-il qu'indifférence pour le noble art de la lecture ou pour celui de l'écriture. Mais c'était faire assez que ce qu'il fit. Il préféra

laisser à son épouse le soin de rédiger les factures, se réservant le plaisir farouche de travailler de ses mains comme une brute, tant il faisait confiance à leur intelligence naturelle.

Barbare inconscient

Aujourd'hui, Barbiero a quatre-vingt-dix ans, ses sculptures, elles, n'ont pas d'âge. Les découvrirait-on chez quelque brocanteur ou sous le soc d'un laboureur, on les croirait tombées d'un lointain passé gaulois, avec leur style à fleur de pierre, où l'outil a l'air de n'avoir fait qu'effleurer la matière quand il s'est attaqué à elle sans quartier. Enfants posthumes d'une protohistoire mégalithique, elles ont naturellement la mine de ces stèles-menhirs, où le visage humain se dilue dans un jeu de lignes simples, et vice versa.

Inexplicablement, l'accès aux sources souterraines où s'abreuvait l'art celte est toujours resté ouvert pour Joseph Barbiero. Des tonnes de logique grecque, de droit romain et de charité chrétienne ont eu beau pleuvoir sur l'Occident et sur son art, elles ont glissé sur Barbiero comme l'eau sur les plumes du canard. Rejetons d'un inconscient barbare refoulé par des siècles de toges plissées, deux millénaires de gestes augustes et de broderie au point de croix, les «cadavres» de Barbiero (il lui arrive de nommer ainsi ses pierres) tels des météorites qui gardent l'empreinte des ciels qu'elles traversent, cultivent avec la sculpture européenne antérieure à la colonisation romaine, mieux qu'une ressemblance, un air de famille résurgent.

Une gigue batracienne

La même opposition aux normes du réalisme méditerranéen s'exprime dans les dessins de Joseph Barbiero. Devant telle créature féminine, née des caresses sévères de son crayon noir, il saute aux yeux de l'observateur qu'il doit choisir son camp. Ou bien rejoindre la sauvagesse dans les circonvolutions d'une gigue batracienne qui secoue terriblement les bijoux de famille et les porte à une joyeuse ébullition. Ou bien décider qu'on est trop raffiné pour supporter l'étreinte de ces bras filandreux, le baiser de cette bouche fendue, le violent parfum artistique qui monte de cette toison hirsute au bas du ventre. On dirait de l'érotisme, ce n'en est pourtant pas, du moins dans l'acception habituelle du terme. C'est plutôt de la pulsion traduite par les moyens plastiques les plus directs. Pulsion de vie qui n'est d'abord qu'une façon évidente de se soumettre aux volontés de

la matière. Manière de prendre autour de soi ce que l'on trouve : force, énergie, pierre de Volvic, abondante dans cette vieille Auvergne où vit Barbiero, morceaux de paquets de biscottes découpés n'importe comment et qu'il ne viendrait jamais à l'idée d'échanger contre un grand vélin à la cuve. Car l'art de Barbiero, c'est avant tout cela : la rencontre d'un état d'esprit extraordinairement imperméable aux modes de figuration hérités des copies romaines, et d'un matériau ordinaire, la lave, doté de rudes et franches propriétés.

Dur comme lave

Que cette rencontre ait été placée sous les auspices de Notre-Dame du Port et de la cathédrale de Clermont-Ferrand, à la restauration desquelles Barbiero fut occupé, n'ôte rien à son caractère merveilleux. S'il est en somme assez naturel que le voisinage avec ces monuments ait «longtemps travaillé» Barbiero, il est en revanche beaucoup plus étonnant que le message qui lui fut délivré à cette occasion ait eu si peu à voir avec le message artistique chrétien. Tout se passe comme si, loin d'être subjugué par la signification culturelle immédiatement apparente, Barbiero avait su concentrer son attention sur les formes, y soupçonnant intuitivement ce qui dormait sous le style roman. C'est ce contenu latent qu'il sut réveiller pour notre temps, avec ses sculptures en lave. Faut-il chercher dans le *déracinement* l'origine de cette étrange disposition ? Peut-être. S'y font jour également une tendance à ne compter que sur soi et une opiniâtreté peu commune, qualités dont l'expatrié doit faire preuve pour réussir. Et comment, lorsqu'on emprunte l'escalier qui mène chez Barbiero, cet escalier où chaque marche est un piédestal pour ses œuvres et une étape initiatique pour ses visiteurs, n'aurait-on l'impression que sa vie fut réussie ? Joseph Barbiero n'est pas du bois dont on fait les flûtes. Quand son petit-fils joue avec lui, il se cogne à ses vieux os. Car c'est un dur que ce grand-père. Dur comme les pierres qu'il sculpta et auxquelles il s'identifia. Dur et comme elles, beau parleur.

Jean-Louis Lanoux.
Février 1991.

Photographies de Jean Lelong.